

# LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

*D'APRÈS LE POÈTE SOUFI PERSAN FARID AL-DIN ATTAR*



*Nizar Ali Badr sculpteur*

# La Conférence des oiseaux

*D'après le poète soufi persan Farid Al-Din Attar*

Ce texte est une interprétation actualisée et personnelle d'une œuvre du poète persan Farid Al-Din Attar. Écrite au 12<sup>ème</sup> siècle, elle était intitulée « *La conférence des oiseaux* ». C'est l'histoire d'une bande de trente mille oiseaux pèlerins partant sous la conduite d'une huppe fasciée à la recherche du Simorgh, leur roi. Les oiseaux doivent traverser sept vallées pour trouver Simorgh. Ce sont les étapes par lesquelles les soufis peuvent atteindre la vraie nature de Dieu. Le texte relate les hésitations, et les incertitudes des oiseaux. Un à un, ils refusent le voyage, chacun offrant une excuse, incapable d'en supporter les épreuves.

Il s'agit en fait d'un très important recueil de poèmes médiévaux en langue persane publié par le poète soufi persan Farid Al-Din Attar en 1177.

Cette allégorie masnavi d'un cheikh ou maître soufi conduisant ses élèves à l'illumination est constituée d'environ 4 500 distiques.

Attar expose aux lecteurs la doctrine soufi selon laquelle Dieu n'est pas extérieur ou en dehors de l'univers, mais Il est plutôt la totalité de l'existence.

L'oiseau est ici le symbole de l'homme qui est capable de quitter la terre vers le ciel, puis d'y revenir. Même si cette révélation est apparemment proche de la notion occidentale du panthéisme, l'idée de Dieu transcendant est une idée intrinsèque à la plupart des interprétations du soufisme, qui remonte aux racines de l'islam et peut encore être retrouvé à travers le Coran.

# L'histoire du roi des oiseaux

C'est une histoire qui nous vient d'un pays étranger où les oiseaux pensaient et parlaient comme les hommes. Dans leur langage d'oiseaux, ils évoquaient leurs problèmes d'oiseaux comme s'ils avaient des cervelles d'hommes. Peut-on s'en étonner quand tant d'hommes, dans leur langage d'hommes, parlent de leurs problèmes d'hommes comme s'ils avaient des cervelles d'oiseaux. Cette histoire d'oiseaux ressemble apparemment beaucoup à une histoire d'hommes.

Méditons sérieusement sur le sens véritable de cette histoire. Ces oiseaux se plaignaient qu'ils n'avaient pas de roi, tout comme beaucoup d'hommes se plaignent de ce qu'ils en ont un. Les hommes et les oiseaux se plaignent tout autant de ce qu'ils ont que de ce qu'ils n'ont pas.

Dans cette histoire, une huppe a joué un rôle important.

Cet oiseau porte une couronne de plumes sur la tête. Des hommes font de même, avec d'autres sortes de plumes. Notre huppe était engagée dans le chemin de la sagesse et se sentait porteuse d'un message d'espoir et de vérité.

Elle déclara que les oiseaux avaient un grand un roi. Il s'appelait Simorgh et se tenait dans un lieu merveilleux mais presque inaccessible tant son chemin est dangereux. Mais si notre désir et notre courage sont suffisants, disait-elle, nous pouvons aller vers le Roi.

Ces oiseaux réagirent comme des hommes. Ils eurent grand peur de partir. Leurs actes et leurs désirs ne concordèrent guère et ils préférèrent la sécurité du présent aux incertitudes d'une telle aventure. On dit des hommes qui réagissent comme ces oiseaux, qu'ils sont comme les crocodiles, avec grand appétit, grande bouche, et très petits bras. Ils font grand bruit, mais peu d'action dans la réalité. En fait, la plupart des oiseaux n'étaient pas prêts au voyage aventureux.

Avec mille excuses, ils firent mille objections. Le rossignol était amoureux de sa rose et la verte perruche se disait retenue en cage. Le Paon aux mille couleurs s'estimait comblé de son plumage. Le canard était très heureux dans l'eau, la perdrix dans le gravier, et le humay avec lui-même. Le faucon se drapait dans sa fierté. Le héron se plaisait au bord de l'océan, comme le hibou dans les ruines, et la bergeronnette se sentait bien trop faible.

Tous les autres oiseaux présentèrent des excuses variées. La huppe déclara que ceux qui désiraient vraiment rencontrer Simorgh devaient combattre leurs propres craintes. Celui qui n'a pas d'énergie ne peut prétendre aux trésors du soleil. Bien des oiseaux se sentaient indignes de paraître devant Simorgh. *« Quand Simorgh se laisse voir, dit encore la huppe, sa face aussi brillante que le soleil produit des milliers d'ombres sur la terre et tous les oiseaux du monde ne sont que ces ombres vivantes de Simorgh. »*

Sachons que si Simorgh n'avait pas voulu se manifester et préférerait rester caché, il n'aurait pas projeté son ombre sur le monde. Et celui qui n'a pas un œil propre à voir le Simorgh, n'aura pas non plus un cœur lisse comme un miroir pour le réfléchir. L'œil ordinaire ne peut admirer sa beauté, ni la comprendre, car on ne peut pas aimer Simorgh comme on aime les beautés temporelles.

*« Par excès de bonté, Simorgh a fait des miroirs, et ce sont vos cœurs. Regardez donc dans votre cœur, et vous y verrez son image. »*

En entendant ce discours, les oiseaux découvrirent ce qui les reliait à Simorgh, et certains éprouvèrent le désir de faire le voyage. Mais le discours les inquiétait et ils hésitaient à se mettre en route. Ils dirent donc à la huppe : *« Toi, notre guide ! Veux-tu que nous abandonnions tranquillité pour chercher le chemin qui mène à Simorgh. »* La huppe répondit : *« Celui qui aime d'amour vrai ne songe pas à sa propre vie. Les amants font-ils attention à la leur ? L'amour véritable aime la difficulté. »*

Les oiseaux désignèrent la huppe comme guide et chef. On mit une couronne sur sa tête, et plus de trente mille oiseaux s'assemblèrent pour prendre le chemin, si nombreux qu'ils cachaient le ciel. Pourtant, c'était bien peu pour le peuple innombrable des oiseaux. Mais, dès qu'ils aperçurent l'entrée de la première vallée, la terreur les saisit. C'était un lieu désert où il n'y avait ni bien ni mal mais seulement silence et tranquillité sans augmentation, ni diminution.

Alors la huppe décida de soulever un peu le voile du mystère. *« Nous avons, dit-elle, sept vallées dangereuses à franchir, avant de découvrir le palais de Simorgh. Personne n'est revenu dans le monde après avoir parcouru cette route et l'on n'en connaît pas quelle en est l'étendue. Tous ceux qui sont entrés dans cette route s'y sont engagés pour toujours. Je ne peux donc calmer vos inquiétudes et je vous dirai seulement tout ce que j'en sais. »*

Cette première vallée, dit-elle, est celle de la quête ; la suivante n'a pas de limite car c'est celle de l'amour ; la troisième est celle de la connaissance, et la quatrième est celle de l'indépendance ; la

cinquième vallée est la vallée de la pure unité, la sixième, celle de la terrible stupéfaction ; et la septième vallée enfin est celle de la pauvreté, de l'anéantissement et de la mort, au-delà de laquelle nous serons attirés sans pouvoir poursuivre la route et pour nous, une goutte d'eau sera comme un océan.

Dès que vous serez entrés dans la vallée de la recherche, cent choses pénibles vont vous assaillir. À chaque instant vous éprouverez cent épreuves. Il vous faudra y passer plusieurs années de pénibles efforts pour y changer d'état. Vous y abandonnerez tout ce que vous possédiez et renoncerez à tout ; et quand vous ne posséderez plus rien, il vous restera à détacher votre cœur de tout ce qui existe. Lorsque qu'il sera ainsi sauvé de la perdition, vous verrez briller la pure lumière de la majesté divine, et, lorsqu'elle se manifestera à votre esprit, vos désirs se multiplieront à l'infini.

Mû par l'amour, le voyageur s'engagera follement dans ces vallées brûlantes comme le papillon attiré par la flamme. Dans ce délire, il se livrera à la recherche figurée par cette vallée, et il en oubliera les deux mondes. Il demandera à son cœur le secret de l'éternelle beauté, et dans son désir de le connaître, il ne craindra plus les dragons dévorants. Si la foi et l'infidélité se présentaient alors à lui, il les recevrait également, pourvu que soit ouverte la porte vers son but. Car, quand cette porte est ouverte, que sont la foi ou l'infidélité, puisque de l'autre côté, il n'y a plus ni l'une ni l'autre ?

La vallée de l'amour suit celle de la recherche. Il faut s'y plonger dans le feu, et devenir soi-même de feu pour pouvoir y survivre. L'aimant véritable doit être pareil au feu, brûlant et impétueux comme lui. Il doit aimer sans arrière-pensée, disposé à brûler cent mondes, sans connaître ni la foi ni l'infidélité, ni le

doute ni la certitude. Il n'y a pas ici de différence entre le bien et le mal car dans l'amour, ils n'existent plus. L'aimant risque sa tête pour son ami, quand tant d'autres ne font que promettre. Celui qui s'engage dans la voie spirituelle se consumera entièrement lui-même, pour se délivrer de sa tristesse.

L'amour est le feu, et quand il vient, la raison fuit, car la folie de l'amour n'a rien à faire avec elle. Si vous avez une juste vue de l'invisible, vous connaîtrez la source de l'amour mystérieux qui vous est annoncé. Mais l'existence de l'amour est détruite par son ivresse même. Les atomes du monde visible se dévoilent à la vision spirituelle du monde invisible, mais si l'on regarde avec l'œil de l'intelligence, on ne peut comprendre l'amour. Seul l'homme vraiment libre peut percevoir cet amour spirituel, et sans l'être réellement, l'on meurt. Celui qui s'engage dans cette voie d'amour a besoin de milliers de cœurs vibrants à sacrifier par centaines à chaque instant.

Après celle de l'amour, vient la vallée de la connaissance, qui n'a ni commencement ni fin. Nul ne sait la longueur du chemin à y faire, et aucun n'y ressemble. Autre est le voyageur temporel, et autre le voyageur spirituel. L'âme et le corps progressent ou régressent en permanence, et le chemin spirituel se manifeste dans les limites des forces personnelles, et la marche de chacun sera relative à sa force et à son excellence actuelles. La connaissance spirituelle a différents aspects. Certains y ont trouvé leur orientation, et d'autres, seulement une idole.

La lumière de la connaissance éclaire selon le mérite, et fixe la place dans l'approche de la vérité. Quand le mystère de l'essence des êtres se dévoilera, la fournaise du monde deviendra un jardin de fleurs. L'adepte ne se verra plus lui-même. Dans toute chose il

verra la face de l'ami, et dans chaque atome, la totalité. Beaucoup se sont perdus dans cette recherche pour un seul qui en a découvert les mystères ? Il faut être parfait si l'on veut franchir cette route difficile. Toi qui n'as pas encore perçu la beauté de ton ami, lève-toi donc, et cherche.

Vient ensuite la vallée de l'indépendance où il n'y a rien à découvrir. De l'âme s'y élève un vent froid qui ravage un espace immense. Les sept océans n'y sont qu'une simple mare, les sept planètes, une étincelle, les sept cieux, un cadavre, et les sept enfers, de la glace.

Mais ici, la fourmi a la force de cent éléphants, et cent caravanes y périssent, le temps pour la corneille de remplir son jabot. Le nouveau ou l'ancien n'y ont pas de valeur, et l'on y peut agir ou pas. La vue d'un monde entier brûlé par le feu, n'est que rêve face à la réalité. Les milliers d'âmes qui tombent sans fin sur cet océan illimité n'y sont qu'imperceptible rosée.

Quand bien même les deux mondes seraient anéantis, qu'on ne pourrait nier l'existence d'un seul grain de sable. Et s'il ne restait nulle trace d'hommes ou de génies, restez attentifs au secret de la goutte d'eau dont tout a été formé. Si tous les corps disparaissaient de la terre, si même un seul poil des êtres vivants n'existait plus, quelle crainte y aurait-il à avoir ? Si la partie et le tout étaient complètement anéantis, resterait-il un fétu sur la face de la terre ? Et si même les neuf coupes de l'univers étaient en une fois détruites, ne resterait-il pas une goutte des sept océans ?

Et puis vient la vallée de l'unité, du dépouillement et de l'unification de toutes choses.

Tout ce qui vit dans ce désert n'est qu'une unique entité. Et si l'on croit y voir beaucoup d'individus, il n'y en a qu'un seul en réalité.

Cette multitude d'êtres ne fait qu'un seul, complet dans son unité. Et ce qui se présente comme unité ne diffère pas de ce qui se compte en quantité. L'être annoncé est hors de l'unité et du compte. Il faut cesser de penser l'éternité a priori et a posteriori, et ne plus distinguer temporellement ces deux éternités. Quand tout ce qui est visible sera anéanti, il n'y aura plus rien dans le monde qui soit digne d'attention.

Après l'unité vient la vallée de l'étonnement. On y est dans la tristesse et les gémissements. Ce ne sont ici que lamentations, douleurs, et brûlante ardeur. C'est à la fois le jour et la nuit, et ni jour ni nuit, et chacun y est brûlé et consumé par le feu.

Dans l'étonnement, comment avancer sans être stupéfait et s'y perdre ? Celui qui a l'unité gravée dans le cœur oublie tout, même lui-même. On lui dit : « *Es-tu ou n'es-tu pas ; as-tu ou pas le sentiment de l'existence ; es-tu visible ou caché, périssable ou immortel, l'un et l'autre ou ni l'un ni l'autre, et il répond : Je n'en sais rien, je l'ignore et m'ignore moi-même. Je suis amoureux sans savoir de qui, ni fidèle ni infidèle. J'ignore même mon amour et j'ai à la fois le cœur plein et vide d'amour.* »

Après la sixième vallée, vient celle du dénuement, et de la mort, vallée qu'on ne peut exactement décrire. Son essence est l'oubli, le mutisme, la surdité et l'évanouissement. Sous un seul rayon du soleil spirituel, les milliers d'ombres éternelles qui nous entourent, disparaissent. Lorsque les vagues s'agitent sur l'océan de l'immensité, les figures sur sa surface n'y subsistent pas. Ces figures sont bien le monde présent et le futur, et qui le perçoit acquiert là un grand mérite. Le cœur perdu dans cet océan est perdu pour toujours, et y demeure en repos. Il y trouve l'anéantissement. S'il en revient un jour, il connaîtra ce qu'est que la création et ses secrets.

Lorsque les voyageurs spirituels entrent dans le domaine de l'amour, ils s'égarèrent au premier pas, et nul ne fait le second. Et puisque tous se perdent au premier pas, ils appartiennent au règne minéral, quoiqu'ils soient des hommes. Le bois d'aloès et le chêne mis au feu se réduisent mêmement en cendres. Sous deux formes, ils sont une même chose sous cet aspect quoique leurs qualités soient distinctes. L'objet immonde qui tombe dans l'océan parfumé reste vil par ses qualités propres. Mais si une chose pure y tombe, elle participe à ses flots, elle perd son isolement et en devient encore plus belle. Elle y existe et n'y existe pas, et il est impossible à l'esprit de concevoir comment cela peut être.

Quand les oiseaux entendirent ce discours, ils en eurent le cœur absolument brisé au point que certains en moururent à l'instant même.

Beaucoup abandonnèrent et rebroussèrent immédiatement chemin. Il en demeura cependant trente mille qui décidèrent quand même de se mettre en route. Ils voyagèrent alors des années entières par monts et par vaux, et une grande partie de leur vie s'écoula durant cet éprouvant voyage. Et ces milliers d'oiseaux disparurent presque tous, les uns noyés dans l'Océan, d'autres séchés dans le désert et la chaleur du soleil, ou dévorés par les tigres du chemin.

À la fin, un bien petit nombre de cette troupe arriva au lieu sublime auquel elle tendait. Ceux qui s'étaient mis en route emplissaient tout le ciel, et, sur ces trente mille, il n'en restait ici que trente, sans plumes, abattus, le cœur brisé, l'âme affaissée, et le corps abîmé. Les trente survivants perçurent alors cette majesté à l'essence incompréhensible, cet être qui est au-dessus de la portée de l'intelligence humaine et de la science. Ils virent réunis des milliers de soleils plus resplendissants les uns que les autres ; des

milliers de lunes et d'étoiles toutes également belles. Ils virent tout cela, en furent tout étonnés, et ils rendirent grâce.

En un temps opportun, un noble chambellan survint apercevant les trente oiseaux, vieilliss, déplumés et abattus, dans un état affreux, pratiquement sans corps. *« Ô oiseaux ! Que voulez-vous et quel est votre nom ? »*. *« Nous sommes ici, répondirent-ils, afin de reconnaître le Simorgh pour notre roi. L'amour que nous ressentons pour lui a troublé notre raison.*

*Nous en avons perdu l'esprit et la raison. Nous étions alors des milliers, et voici que trente seulement d'entre nous sont arrivés ici.*

*Comment ce roi pourrait-il dédaigner nos efforts et toute la peine que nous avons éprouvée ? »*

Vous avez la tête troublée ! Répondit le chambellan, vous qui vous êtes baignés dans le sang de votre cœur, sachez que vous soyez ou que vous ne soyez pas, le roi n'en existe toujours pas moins éternellement. Des milliers de mondes pleins de créatures sont comme une fourmi à la porte de ce palais. Retournez donc en arrière, car vous n'êtes qu'une vile poignée de terre ! Les oiseaux furent désespérés de ce discours sévère mais ils prièrent néanmoins : *« Ce grand roi nous rejettera-t-il ignominieusement dans le chemin ? Et notre indignité, si elle a lieu, ne se changea-t-elle pas en honneur ? »*

Il y eut alors une évidente manifestation de la faveur céleste. Le chambellan ouvrit enfin la porte, puis il écarta cent rideaux, les uns après les autres. Alors, un monde nouveau se présenta sans voile aux trente oiseaux et la plus vive lumière éclaira sa manifestation. L'âme de ces oiseaux s'anéantit de crainte et de honte, et leur corps brûlé, tomba en poussière. Lorsqu'ils furent

purifiés et dégagés de toute chose, ils trouvèrent une nouvelle vie dans la pure lumière de Simorgh.

Tout ce qu'ils avaient pu faire anciennement fut purifié et effacé de leur cœur. Le soleil divin darda sur eux ses rayons, et leur âme en devint resplendissante.

Alors, dans le miroir de leur propre visage, ces trente oiseaux contemplèrent enfin la face du Simorgh spirituel, et percurent qu'ils voyaient bien Simorgh. Ils étaient stupéfaits, ne sachant plus s'ils étaient restés eux-mêmes ou s'ils étaient devenus Simorgh. Ils comprirent enfin qu'ils étaient à la fois véritablement Simorgh et que Simorgh était aussi réellement les trente oiseaux. Lorsqu'ils regardaient vers Simorgh, c'était bien là Simorgh, et s'ils se regardaient eux-mêmes, ils voyaient qu'eux-mêmes étaient Simorgh. Enfin, s'ils regardaient simultanément des deux côtés, ils percevaient qu'eux et Simorgh ne formaient en réalité qu'un seul être.

Cet être unique était Simorgh, et Simorgh était cet être. Ils voulurent réfléchir à cela sans y réussir.

Comme ils n'y comprenaient rien, ils interrogèrent le Simorgh, en lui demandèrent de leur dévoiler le grand secret, le mystère de la pluralité et de l'unité des êtres. Et Simorgh leur fit cette réponse :  
*« Le soleil de ma majesté, dit-il, est un miroir ; celui qui vient s'y voit tout entier dedans, il y voit son âme et son corps. Puisque vous êtes venus ici trente oiseaux, vous vous trouvez ces trente oiseaux dans ce miroir. S'il venait encore quarante ou cinquante oiseaux, le mystérieux rideau cachant Simorgh serait également ouvert. »*

Quoique vous soyez extrêmement changés, vous vous voyez vous-mêmes comme vous étiez auparavant. Comment l'œil d'une créature pourrait-il arriver jusqu'à moi ? Le regard de la fourmi

peut-il atteindre les étoiles ? Tout ce que vous avez su ou vu n'est ni ce que vous avez su ni ce que vous avez vu, et ce que vous avez dit ou entendu n'est pas non plus cela. Lorsque vous avez franchi les sept vallées du chemin spirituel, vous n'avez agi que par mon action, et vous avez pu ainsi voir la montagne de mon essence et de mes perfections.».

Vous qui n'êtes que trente oiseaux, vous avez pu rester stupéfaits, impatients et ébahis ; mais moi je vauds bien plus que trente oiseaux, car je suis l'essence même du véritable Simorgh. Anéantissez-vous donc en moi glorieusement et délicieusement, afin de vous retrouver vous-mêmes en moi.».

Et donc, à la fin du voyage, (et celle de mon histoire), les trente oiseaux s'anéantirent en effet, et pour toujours, dans le Simorgh éternel ; ainsi leur ombre se perdit dans son soleil, et voilà tout. Les oiseaux ont terminé leur voyage ; mon discours s'arrête là, et il n'y a plus de guide, ni de voyageur.

**FIN**

Cette très vieille histoire d'oiseaux est une interprétation personnelle très actualisée d'une œuvre du poète persan Farid Al Din Attar. Écrite au 12<sup>ème</sup> siècle, elle est connue sous l'appellation « La conférence des oiseaux ».

Beaucoup de sentences mises ici en évidence sont empruntées littéralement au texte originel.

Attar y expose aux lecteurs la doctrine soufi selon laquelle Dieu n'est pas extérieur ou en dehors de l'univers, mais Il est plutôt la totalité de l'existence.

L'oiseau est ici le symbole de l'homme qui est capable de quitter la terre vers le ciel, puis d'y revenir.

Même si cette révélation est apparemment proche de la notion occidentale du panthéisme, l'idée de Dieu transcendant est une idée intrinsèque à la plupart des interprétations du soufisme, qui remonte aux racines de l'islam et peut encore être retrouvé à travers le Coran.

C'est un très important recueil de poèmes publié en 1177 par le poète soufi persan Farid Al-Din Attar.

Cette allégorie masnavi d'un cheikh ou maître soufi conduisant ses élèves à l'illumination, est constituée de 4.500 vers dits distiques.

La Conférence des Oiseaux est l'histoire d'une bande de trente mille oiseaux pèlerins partant sous la conduite d'une huppe fasciée à la recherche du Simurgh, leur roi. Les oiseaux doivent traverser sept vallées pour trouver Simurgh. Ce sont les étapes par lesquelles les soufis peuvent atteindre la vraie nature de Dieu.

Le texte relate les hésitations, et les incertitudes des oiseaux. Un à un, ils refusent le voyage, chacun offrant une excuse, incapable d'en supporter les épreuves. Beaucoup vont cependant partir et périront. Mais un seul sur mille saura terminer le chemin et découvrira enfin l'ineffable et ultime secret de l'existence et de la vie.

## DICTIONNAIRE :

### **Distique :**

- couple de deux vers formé d'un hexamètre et d'un pentamètre.
- groupe de deux vers formant un sens complet : *Le menteur n'est plus écouté Quand même il dit la vérité.*

### **Sofi ou Soufi :**

Nom de philosophes musulmans qui ont établi une école panthéistique, et dont les principes essentiels sont que Dieu seul existe, qu'il est dans tout, et que tout est lui-même; que tous les êtres visibles et invisibles en sont une émanation; que le paradis, l'enfer et tous les dogmes des religions positives ne sont que des allégories dont le sofi a la clef; qu'il n'existe pas réellement de différence entre le bien et le mal, puisque tout se réduit à l'unité, et qu'ainsi Dieu est en réalité l'auteur des actions de l'homme; que l'âme est préexistante au corps et y est renfermée comme dans une cage; que la mort, qui doit être souhaitée, est l'anéantissement en Dieu; que c'est par la métempsychose que les âmes sont purifiées et obtiennent d'être réunies à Dieu; et que la principale occupation du sofi doit être de méditer sur l'unité, et de s'avancer par les divers degrés de la perfection spirituelle.

### ÉTYMOLOGIE

Arabe, sofi, vêtu de laine, de suf, laine; à cause qu'une robe de laine est le costume ordinaire des derviches ou faquirs, tous contemplatifs et spiritualistes.

